



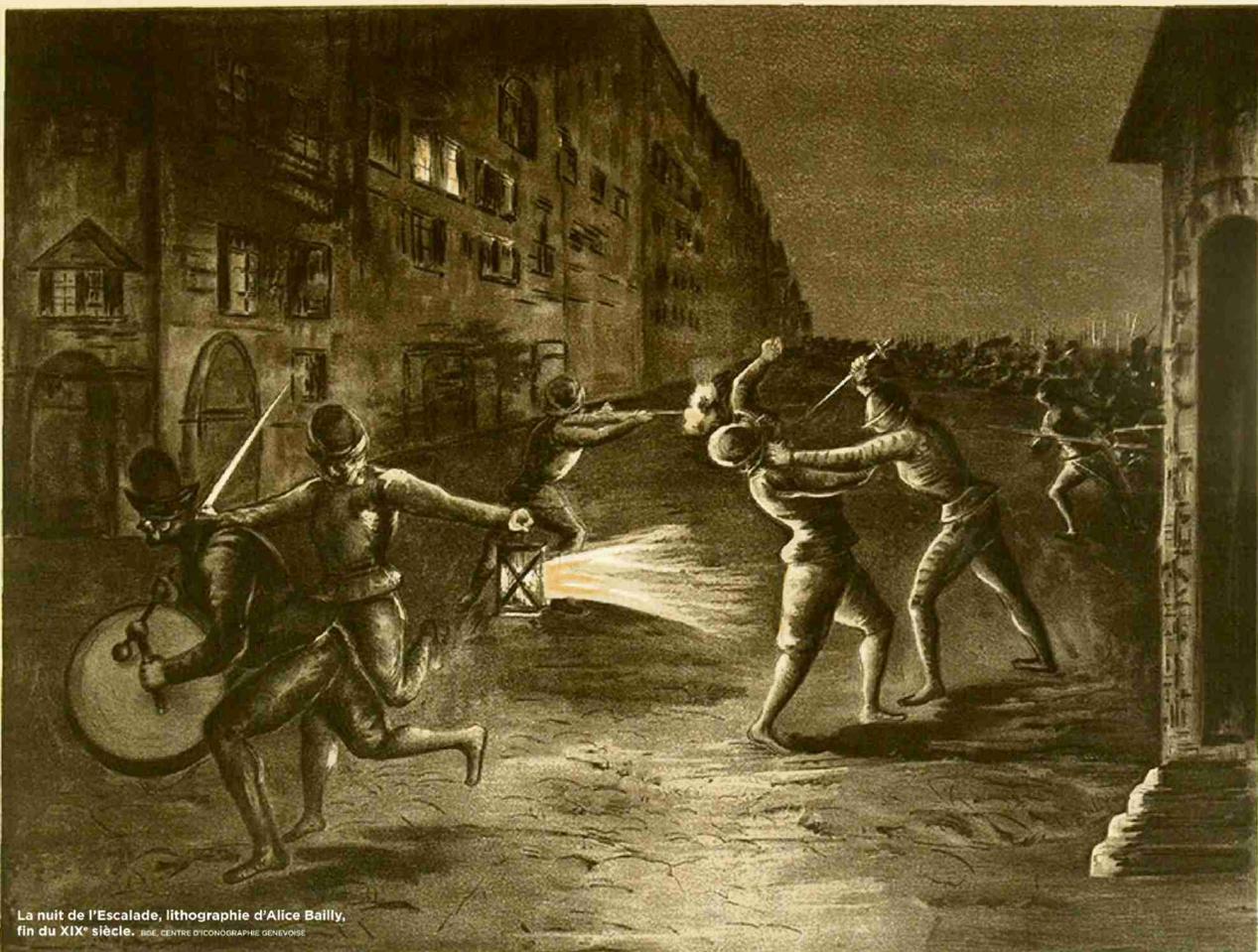
# L'Escalade au temps de la prohibition

Cette année, un méchant ennemi, appelé Covid-19, a eu raison des festivités commémorant les événements de 1602. À y regarder de près, l'interdiction de fêter l'Escalade a une longue histoire à Genève. C'est notre dossier du week-end.



## Toutes ces fois où **l'Escalade** fut mise sous cloche

Ce week-end, les Genevois ne célébreront pas l'anniversaire de la victoire de leurs aïeux traditionnelle commémoration de la bataille de 1602. Un fait rare, mais la fête a connu sur les Savoyards: la pandémie a eu raison de la d'autres périodes d'effacement. Rappel historique.



La nuit de l'Escalade, lithographie d'Alice Bailly, fin du XIX<sup>e</sup> siècle. BISE, CENTRE D'ICONOGRAPHIE GENEVOISE



## Irène Languin

**A** dieu fifres, tambours, cortège et Picoulet. Cette année, les Genevois ne pourront pas fêter leur belle Escalade à travers la ville. L'ennemi de la République, en 2020, ne porte point de cuirasse: c'est un virus à couronne. Pour éviter un «risque majeur et évident» de propagation de l'épidémie dans des ruelles exigües, la Compagnie de 1602 a annoncé, le 1<sup>er</sup> octobre, qu'elle renonçait à célébrer le 418<sup>e</sup> anniversaire de la victoire de Genève sur les troupes du duc Charles-Emmanuel 1<sup>er</sup> de Savoie.

Annuler la commémoration de la bataille de 1602, voilà un événement fort rare dans l'histoire genevoise - même la grippe espagnole de 1918-1919 n'avait pas triomphé du cortège. Les célébrations connurent, cependant, des éclipses au cours des quatre siècles qui nous séparent des hauts faits de nos ancêtres sur les remparts. Les interdictions ou les reports furent essentiellement dus à des motifs politiques, et cela n'empêcha jamais les habitants de la Cité de Calvin de faire subsister la mémoire de l'Escalade en festoyant dans leurs logis.

### Terreau pieux, option sérieux

Dès le lendemain de la mise en déroute de l'ennemi, les Genevois ont souhaité marquer l'événement. Ainsi, le 21 décembre 1602, l'Église «invite la population à jeûner et à participer à un culte pour rendre grâce à Dieu de son secours», comme l'écrit Henri Roth dans «Les mascarades oubliées de l'Escalade», paru en 2019 aux Éditions Slatkine. Le ton de la célébration est donné: il s'ancre dans le terreau pieux, option sérieux, de la Genève réformée du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Si la tradition de se réunir au temple pour glorifier la protection du Très-Haut perdure, des appétits plus terrestres de festins et de liesse surgissent rapidement: «Du culte on passe à la chanson, du jeûne au banquet, indique Henri Roth. La commémoration purement religieuse se double d'une fête populaire.» Les premières mascarades sont attestées dès 1670, sous l'œil outré du clergé, qui tente sans relâche de sangler les joyeux débordements carnava-

lesques dans le corset de la bienséance chrétienne. D'autant que chants moqueurs et déguisements lui font craindre une fâcherie avec les voisins savoyards et français.

### «Du culte on passe à la chanson, du jeûne au banquet. La commémoration purement religieuse se double d'une fête populaire.»

Henri Roth Écrivain

Bon an, mal an, les célébrations se déroulent sans accroc jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui voit s'ouvrir une longue ère de mise sous cloche de la fête de l'Escalade. En 1782, les armées bernoises, françaises et sardes interviennent à Genève afin de mater par les armes un soulèvement populaire et rétablir un gouvernement aristocratique. Pour la première fois, la commémoration est interdite, «pour ne pas déplaire au roi de Sardaigne», qui se trouve être aussi un prince de la Maison de Savoie, relate l'historien Claude Bonard dans le dernier bulletin de la Compagnie de 1602; interdiction renouvelée les années suivantes, avant une abolition définitive en 1785.

### Soupe, dinde et cardons

Le «Cé qu'à l'ainô» se voit officiellement retranché du champ public durant une décennie, avant que la révolution genevoise de 1792 ne renverse le pouvoir et permette le rétablissement de la fête l'année suivante. La trêve s'avère de courte durée. De 1798 à 1813, Genève est annexée par la France de Napoléon. Pendant cette période, l'occupant prohibe les célébrations des événements de 1602, dont le souvenir se perpétue toutefois dans les foyers «autour d'une soupe, de la dinde et du cardon», selon Claude Bonard. Pour l'anec-

dote, le dodu volatile s'appelait volontiers, à l'époque, «autruche de Jussy».

Cette mise en sourdine se poursuit après la Restauration de la république le 31 décembre 1813, laquelle gèle la commémoration de l'Escalade. «Une fois encore, il s'agit de ménager les Savoyards et les Français des «Communes réunies», ces territoires catholiques rattachés au jeune canton de Genève», lit-on sous la plume d'Henri Roth. Cela n'empêche pas de manifester clandestinement sa gaité les 11 et 12 décembre. Les enfants se déguisent et s'en vont chanter dans les cafés pendant que les familles mettent beaucoup de zèle à mitonner de dignes agapes.

### Amadouer l'électeur catholique

Les évocations masquées et populaires se poursuivent sous le règne de James Fazy, sans pour autant que l'Escalade ne se célèbre officiellement. Soucieux d'amadouer ses électeurs catholiques, le conseiller d'État radical s'y oppose en effet farouchement. Mais les commémorations reprennent un lustre protocolaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec notamment l'organisation d'un cortège historique en 1892.

L'année du tricentenaire est marquée par une complication tout à fait inédite. Alors qu'on prévoit d'organiser un double cortège le 12 décembre 1902, jour décrété exceptionnellement férié, des mouvements sociaux sans précédents se déclarent à travers le canton. Depuis la fin de l'été, les tramways sont en conflit avec leur direction. La grève qu'ils instaurent devient bientôt générale, contraignant les organisateurs à repousser les festivités - un défilé au format réduit est tout de même mis sur pied par le Cercle des arts et des lettres. «Finalement, le grand cortège se tiendra le 1<sup>er</sup> juin 1903, raconte l'historien Bernard Lescaze. Il en existe des photos, sur lesquelles les dames apparaissent en bras de chemise!»

Les annales de la Compagnie de 1602, fondée en 1926, retiennent encore deux autres annulations de la procession historique: en 1922, elle est suspendue en raison des sérieux soucis de trésorerie de son organisateur, le Comité de l'Escalade patriotique. Dix ans plus tard, le Conseil d'État l'interdira, suite à la tragique fusillade du 9 novembre 1932, durant laquelle treize manifestants tomberont sous les balles de l'armée sur la plaine de Plainpalais.



En 2020, la fête de l'Escalade doit plier face à un adversaire qui ne se soucie guère de diplomatie, de frontières ou de foi. Cependant, les Genevois en ont connu d'autres et savent comment gueuletonner et bien dire les cantiques au coin de l'âtre. La pandémie obligeant à ne se réunir qu'en cercles restreints, la marmite sera plus petite, voilà tout.

## Éclipses de la fête

**1782-1792** Interdiction de la célébration de l'Escalade. On prononce son abolition définitive en 1785.

**1798-1813** Dans la Genève annexée par la France, les festivités se poursuivent dans l'intimité des foyers, mais les commémorations officielles disparaissent du domaine public.

**1902** Le cortège du tricentenaire doit être repoussé à l'été suivant à cause d'une grève générale.

**1922** Le défilé historique est suspendu: les caisses du comité d'organisation sont vides.

**1932** La fusillade du 9 novembre 1932 entraîne l'annulation du cortège.

**2020** Le coronavirus coûte aux Genevois leur fête favorite. **I.L.**

## Compagnie de 1602

### Les 800 costumes du cortège privés de sortie

La lueur et l'odeur des torches, le son des fifres et tambours, le claquement des sabots des chevaux sur les pavés de la Vieille-Ville ou la myriade de costumes historiques. L'Escalade, c'est surtout son cortège historique et sa fête populaire à travers la ville. Des souvenirs d'enfance que l'on cultive et qui nous poussent à geler plusieurs heures durant dans les rues genevoises, sans chaufferette pour les plus téméraires, mais souvent avec un verre de vin chaud et, forcément, de la soupe. Mais cette année, rien de tout cela.

Pas de cortège ni de proclamation ou

encore de «Cé qu'è lainô». Maudit Covid, qui aura ajouté à sa longue liste d'événements terrassés par la pandémie le défilé de l'Escalade! La décision fut un creve-cœur pour la Compagnie de 1602, mais une évidence. «Organiser un cortège avec des membres masqués et sans public n'aurait eu aucun sens», déclare Jean-Marc Barberis, président de la Compagnie de 1602, qui s'est résolu à annoncer l'annulation des festivités le 1<sup>er</sup> octobre.

La déception fut grande parmi la population mais aussi parmi les compagnes et compagnons, près de 800 personnes costumées, parmi ses 2200 membres, toutes

très investies. A tel point que le président a dû calmer ses troupes. Des membres de la Compagnie souhaitaient, en effet, pouvoir tout de même endosser ce week-end leur costume pour des animations spontanées dans la Vieille-Ville, des événements privés ou pour rendre visite à des personnes âgées. Conséquence: aucun costume ne sortira. Le président a rappelé que «toute démonstration pourrait porter atteinte à l'image de la Compagnie de 1602, même en civil. Personne ne comprendrait que l'Escalade soit annulée mais que des groupes se produisent tout de même.»

Outre ces élans à refréner, la compagnie tient également à remercier chaleureusement la douzaine d'artisans boulangers-confiseurs du canton. Ces derniers, malgré des ventes de marmites en chocolat qui ont diminué de 40% pour certains



cette année, se mobilisent et reversent 50 centimes par marmite vendue à la Compagnie de 1602. La banque Pictet a, elle, maintenu son don alloué habituellement aux imprimés et l'a octroyé, cette année, aux costumes. Et la Cave de Genève, qui a depuis une année sorti la «Cuvée 1602», lui reverse une partie du montant perçu sur chaque bouteille.

L'annulation du cortège est une déception couplée, paradoxalement, à un soulagement pour Jean-Marc Barberis. Le président se demande même «comment auraient-ils pu agir autrement». La raison? Le déménagement, ces dernières semaines, de la Compagnie de 1602. Plus de 800 costumes, des centaines d'armes et armures qui s'approchent le plus possible de la réalité historique du temps de l'Escalade à déplacer. La collection a dû quitter le quai Ernest-Ansermet pour rejoindre, provisoirement et pour une durée de trois ans, des locaux à quelques minutes de là, aménagés tout spécialement pour l'entreposage des habits et des armes sensibles à l'humidité.

Avec le confinement, les mesures sanitaires et le déménagement, la Compagnie de 1602 n'a pas pu confectionner de nouveaux costumes, restaurer les anciens abîmés par le temps et la pluie, coudre et recoudre les bas, fraises et collerettes. Des bénévoles s'y attelleront dès janvier, chaque jeudi soir, en respectant les mesures sanitaires. Quant à l'année prochaine, une édition complète les 10, 11 et 12 décembre 2021 serait «*Post tenebras lux*» (ndlr: *la lumière après les ténèbres*), confesse Jean-Marc Barberis. «Si ce n'est pas possible, on s'adaptera.» **Lorraine Fasler**



Beaucoup souhaitent porter leur costume ce week-end. STEEVE IJUNCKER-GOMEZ

## Souvenirs

### L'échelle des assaillants

En 1859 déjà, le célèbre guide touristique Baedeker signale les échelles de l'Escalade comme une curiosité à ne pas manquer lors d'une visite de Genève. Conservées actuellement au Musée d'art et d'histoire (MAH), elles sont alors visibles avec les autres trophées de l'Escalade dans l'ancien Arsenal de Genève, en face de l'Hôtel de Ville. L'authenticité de ces échelles en plusieurs parties, conçues pour atteindre la hauteur des remparts de la ville, ne fait pas de doute. Elles ont été pieusement conservées depuis 1602 et sont entrées en 1870 dans les collections du Musée d'art et d'histoire, longtemps avant son installation dans le bâtiment de la rue Charles-Galland. **B.CH.**



FLORA BEVILACQUA/MAH



## Un lendemain brodé

Ce tableau-là est une broderie. Il a été réalisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Godefroy Sidler d'après une huile du peintre Jules Hébert, mort en 1897. Elle représente Théodore de Bèze louant Dieu devant les dépouilles de victimes des combats de la nuit de l'Escalade. Cette broderie a un lien avec le Musée Ariana, puisque Godefroy Sidler était le secrétaire zurichois du mécène Gustave Revilliod, avec la mère duquel il s'était perfectionné dans le travail d'aiguille. Le tableau de Jules Hébert appartient au Musée d'art et



d'histoire et sa copie brodée aussi. Godefroy Sidler a dirigé le Musée Ariana pendant une dizaine d'années, après la mort de Gustave Revilliod en 1890. **B.CH.**

## On a gardé le pétard

Parmi les trophées de l'Escalade conservés d'abord dans l'ancien Arsenal de Genève, puis au Musée d'art et d'histoire, il y a ce pétard en alliage de cuivre avec lequel les Savoyards tentèrent de faire sauter la porte Neuve. En 1862, quand la démolition de la Tour Maîtresse fut décidée, on put lire dans le «Journal de Genève» que «les vieilles cuirasses, les vieilles armes et les vieux pétards de l'Escalade» seraient un jour vendus au plus offrant, puisque les vestiges du passé n'intéressaient plus personne. «À quoi sert cette vieille ferraille?» se demandait le journaliste. Près de 160 ans plus tard, le pétard est toujours là et porte le numéro d'inventaire K 0024. **B.CH.**





## «Cé qu'è lainô» imprimé

Les Archives d'État détiennent la première version imprimée du «Cé qu'è lainô», sortie de presse le 18 décembre 1602, quelques jours seulement après la victoire des Genevois sur les troupes du duc de Savoie. Un document remarquable qui comporte les 68 strophes de ce chant devenu l'hymne de la République de Genève. L'historien Joël Aguet en a fouillé l'histoire dans deux livres parus l'an dernier chez Droz. Il arrive à la conclusion que les paroles du «Cé qu'è lainô» ont été écrites par une vingtaine de collégiens et étudiants de l'Académie. Un fac-similé de l'édition du chant de 1602 est exposé actuellement en bas de l'escalier des Archives, sous l'ancien Arsenal. **B.CH.**



## Gravure satirique

Le Musée international de la Réforme (MIR) a dans ses collections cette gravure satirique en lien avec la célébration de l'anniversaire de l'Escalade. On y voit le tribun radical James Fazy remettant la clef de la Genève réformée à un évêque catholique romain. Le but du dessin est d'insister sur le fait que le conseiller d'État Fazy avait obtenu qu'un terrain fût mis à la disposition de l'Église catholique pour y bâtir la basilique Notre-Dame. En 1856, l'édifice est remis à ses bénéficiaires. La date de 1602 suggère symboliquement que l'Escalade a été l'occasion de repousser un envahisseur catholique qui récidive avec succès 254 ans plus tard. **B.CH.**



## Un portrait de Bèze

Mort à 86 ans, le 13 octobre 1605, Théodore de Bèze est à Genève la nuit de l'Escalade. Resté endormi pendant l'attaque, il ne réalise qu'au petit matin quel danger a couru la ville. «Pendant un bruit si étonnant, Bèze dormait profondément. Quand le jour fut venu, Il les vit tous pendus, Ah! la belle Escalade», dit la chanson. Des portraits du réformateur, il en existe plusieurs, le dernier étant sa représentation sculpturale sur le Monument international de la Réformation dans la promenade des Bastions. Celui de Bèze jeune homme, œuvre anonyme qui ne rappelle en rien le vieillard de l'Escalade, est conservé à la Bibliothèque de Genève (BGE). **B.CH.**

